Document généré le 25 avr. 2024 11:57

Liberté

Quatre poèmes

Michel Lépine

Volume 33, numéro 2 (194), avril 1991

URI : https://id.erudit.org/iderudit/32001ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lépine, M. (1991). Quatre poèmes. *Liberté*, *33*(2), 76–79.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

MICHEL LÉPINE

QUATRE POÈMES

causerie paysanne de l'air

torrent de parfums à la dérive

chrysanthèmes et dahlias
aussi accueillants que la paix des figures

lenteur simplicité

le jour repose entre verdure et flamboyance
ô richesse des mondes épanouis
je mêle à mon émoi
le charme bref
d'un sentiment d'oiseau à ma hauteur

tourbillonnement du ciel d'octobre

bois et jardins dans l'aube de l'hiver

colonnes du vent
et fou délire des cristaux

l'espace tremblant
les feuilles s'agitent comme des âmes
le cœur
lampe dressée contre ce froid l'ébranle

aucun chant ne s'élève derrière la montagne

prés et troupeaux
scintillation du bleu dans les arbres fruitiers
le matin sur moi enroulé
tu étreins chaque rythme
sources ou vergers que le vent accompagne
rameaux et lueurs les voix du lointain
les saccades de lumière sur les pétales aérés
tu le sais cette herbe ces bruits
l'eau du jour que recueille la fenêtre
ces ormes le soleil de juillet
tant d'autres accordés au temps profond
tu leur appartiens désormais
comme la dérive d'oiseaux criards
qui monte et te disperse en d'infinis voyages

le vent large au-dessus des prés fauchés

le loin couleur de bois sombres

l'après-midi tonnant sous les érables s'enroule

les labours retournés
les dernières fleurs s'assombrissent
présences muettes choses éteintes
ombres allongées dans le vide de l'air

comment accueillir autrement
ce qui sera pour nous demain
souvenirs brumeux et cendres d'images